

Albert Serra prend la corrida par les cornes

Après son fascinant «*Pacifiction*», le réalisateur espagnol dresse le portrait d'un torero star au virilisme douteux dans un beau documentaire entre séquences inédites en coulisses et numéros dans l'arène.



Andrés Roca Rey, l'un des plus grands matadors de la tauromachie actuelle. (Dulac Distribution)

par [Clément Coliaux](#)

Libération, publié le 25 mars 2025 à 15h58

Il aura fallu à Albert Serra trois ans, après la sortie acclamée de [Pacifiction](#), pour émerger des ténèbres polynésiennes dans lesquels s'ourdissait un nébuleux complot. En basculant du côté du documentaire – son tout premier –, Serra troque la moiteur de Tahiti pour l'aridité des arènes de corrida et [le costume blanc de Benoît Magimel](#) pour ceux, brodés de fils d'or, d'Andrés Roca Rey, l'une des grandes stars contemporaines de la tauromachie. A priori, le jour et la nuit ; si ce n'est que les deux films, fidèles à l'esprit de leur auteur, cultivent une même fascination hypnotique.

Coup de corne inattendu

Tardes de Soledad procède en alternant, selon une boucle quasi invariante durant les deux heures du film, des séquences en coulisses et des numéros dans l'arène aboutissant

systématiquement à l'agonie d'un taureau dans le sable ocre. Habillage, trajet en voiture, entrée en scène du matador, ballet avec l'animal, coup de grâce, hourras de la foule, retour sur la banquette arrière. Délié de toute intrigue de fiction, Serra radicalise la construction cyclique déjà à l'œuvre dans ses précédents films, réitérant d'un bout à l'autre les mêmes plans sur Roca Rey qui se tortille devant la bête, ou sur son visage mutique dans le van qui transporte l'équipe de toreros. De la première joute émane une tension prodigieuse : un coup de corne inattendu fait quasiment l'effet d'un *jump scare*. Puis les séquences spectaculaires s'accumulent jusqu'à provoquer une forme d'accoutumance. Se dévoilent alors, derrière le suspense initial, les contours d'un «film à dispositif», expérience passionnante quoique plus limitée et moins vertigineuse que celle de *Pacifiction*.

Que devient donc la corrida passée dans cette machine Serra ? Peu ou prou, un petit théâtre chaotique où s'agitent les hommes et ruent les bêtes. On l'observe d'un œil tantôt inquiet (le film ne cache rien des sévices subis par les taureaux), tantôt narquois face aux hourras de la foule, qui loue abusivement ce qui n'est plus, à nos yeux, qu'un macabre rodéo parmi d'autres. La geste cérémoniale de la corrida se dissipe rapidement. A la place, on ne trouvera plus qu'un bête concours phallique (qui, de l'homme ou de son adversaire, va empaler l'autre ?) où le matador exhibe au bovin son entrejambe – et, à en croire un spectateur zélé qui s'exprime dans le film, ses «*couilles plus grosses que l'arène*» – avant de le perforer de son épée.

Croisade masturbatoire et orgueilleuse

Tout au long des joutes, Serra refuse un plan large qui correspondrait à la perception des spectateurs dans les gradins – d'ailleurs presque totalement absents du film – et ferait droit à la mise en scène habituelle de la corrida. *Tardes de Soledad* se resserre sur Roca Rey, mal-aimable matador aux moues bestiales et postures outrées, dont le film expose le quotidien sordide et répétitif. Roca Rey tentera sans succès de se soustraire à ce regard inquisiteur (notamment en essayant d'éteindre un éclairage braqué sur lui dans le van). Mais le cinéaste ne lâche pas sa proie, devenu, en somme, le torero du torero.

Serra signe-t-il pour autant un film anticorrida ? On aurait tôt fait de lire dans les quelques plans qui montrent les taureaux la langue pendante, les plaies béantes ou les yeux révoltés au pied du tyran toréador une attaque en règle de cette institution fondée sur la cruauté. Mais *Tardes de Soledad*, bel objet retors, est ailleurs : si Serra réussit l'exploit de ne pas «*jouer le jeu*» de la corrida, c'est qu'il ne la filme pas tout à fait – esquivant par la même toute possibilité de dénonciation – et l'utilise plutôt comme canevas d'un portrait de mâle au virilisme douteux. Comme [les aristocrates décadents de Liberté \(2019\)](#), réduits à des jeux sadiques au fond des bois pour retrouver brièvement l'excitation, le matador s'adonne *bis repetita* à la même croisade masturbatoire et orgueilleuse. En évacuant le public et la mythologie, Serra laisse à nu ce performeur grimaçant : la «solitude» (*soledad*), c'est bien la sienne.

Tardes de Soledad d'Albert Serra, documentaire, 2h05.